

L@ lettre tourangelle

SEPTEMBRE 2024

Édito

Par Jocelyne Haffner

« *Les phrases marquantes font le relief d'une psychanalyse.* » H. Bonnaud [1]

« Qu'est-ce qu'une phrase marquante ? », et « pour qui » l'est-elle ? [2] Dans son argument, Lilia Mahjoub interroge le titre des 54^{es} Journées : *Phrases marquantes*, un énoncé « qui fait énigme » et suscite notre désir d'en savoir un peu plus.

Cette rentrée se place donc sous les signifiants de la langue et de l'énonciation. S'y réaffirme l'intérêt que porte la psychanalyse à l'impact de certaines phrases, dites ou lues, pensées, oubliées ou déconnectées, écrites ou entendues, adressées ou se répétant à l'infini. Phrases qui peuvent « faire destin ».

Thème essentiel et passionnant que vient rencontrer une dimension nouvelle et grandissante des usages du langage et de la langue dans les moyens qu'inventent les humains pour communiquer. À défaut de pouvoir se parler, car pour cela, faut-il qu'on les écoute. C'est à ce paradoxe réduit aujourd'hui à un acronyme intrigant, l'IA, que s'intéresse la psychanalyse, ainsi le 12 octobre aura lieu à Rennes le Forum Campus Psy : *Désir d'intelligence artificielle ? Les algorithmes et la parole*. Question politique, question d'éthique.

La rentrée à Tours sera marquée dès le samedi 28 septembre par la reprise de l'Atelier de recherche que nous propose Laure Naveau à partir du cours de J.-A. Miller : « Extimité »[3]. Dans la suite du Séminaire des 7 séances, elle nous invite « par ce travail à plusieurs » à lire Lacan, et « à mettre au travail la logique et la politique lacanienne ». L'après-midi accueillera Benoît Delarue [4] : « Ces phrases qui font destin », titre dans



lequel résonne la portée des mots pour certains sujets. Belle introduction aux 54^{es} Journées.

La psychanalyse continue d'être un lien social vivant, et le *Séminaire* de Lacan un patrimoine qui se réinvente, comme en témoignent les articles que vous découvrirez dans cette nouvelle Lettre tourangelle.

Algorithmes et psychanalyse, outils nouveaux et imaginaires, trouvailles ou impasses de la civilisation, actualité et subversion de la politique lacanienne, sont quelques-uns des thèmes qui traversent ces textes. Avec sérieux mais non sans humour parfois, leurs auteurs nous font partager leur travail, leur engagement et leurs belles découvertes.

[1] Bonnaud H., "Phrases lues sous transfert", à lire sur le blog des J54: [Phrases lues sous transfert - J54 \(causefreudienne.org\)](http://causefreudienne.org)

[2] Mahjoub L., "Argument des 54èmes Journées de l'ECF", [J54-ARGUMENT-Lilia-Mahjoub-1.pdf \(causefreudienne.org\)](http://causefreudienne.org)

[3] Miller J.-A., "Extimité", cours de 1985-1986, inédit.

[4] Benoît Delarue est psychanalyste à Rennes, membre de l'ECF et de l'AMP.

Sommaire

Politique lacanienne : quelques remarques

Par François Brunet

L'atelier de recherche de Tours : Pour une Politique lacanienne

Par Laure Naveau

L'IA fait son cinéma

Par Isabelle Buillit

Le mensonge de l'enfant comme l'expression d'un ratage qui se produit dans *lalangue* ?

Par Marina Giraud

Une lecture de *Triste Tigre de Neige Sinno*

Par Odile Ravel

Claude Monet et le regard

Par Valérie Binard

Agenda

Politique lacanienne : quelques remarques

Par François Brunet

Les enjeux de la politique lacanienne sont à mes yeux condensés dans l'aporie soulignée par Lacan à Vincennes : « Seul le discours analytique fait exception. Il vaudrait mieux qu'il domine en conclura-t-on, mais justement ce discours exclut la domination » [1]. Qu'il y ait des incidences politiques de la psychanalyse est indéniable ; mais le caractère inédit du discours analytique oblige à écarter toute compromission qui lui ferait perdre sa fonction subversive.



À certains égards, la psychanalyse est un facteur de ce que je propose d'appeler « la dédomination contemporaine », ce trait de notre époque épinglé par J.-A. Miller en conclusion de la *Grande Conversation de l'École Une* en février 2024, lorsqu'il relevait une tendance généralisée à dénoncer toutes les formes de domination. Et il faut bien reconnaître le rôle de la psychanalyse dans ce trait « dédominant » de l'époque : le discours analytique désidentifie et désidéalisé, il est aussi « démassifiant » [2]. Cette dédomination se perçoit également dans les usages contemporains du droit. Bien que composante du discours du maître, le discours juridique est manié par le sujet de droit à des fins de contestation des dominations. Cette dédomination par les droits peut être perçue comme le vecteur juridique de ce que le politiste Marcel Gauchet a nommé une

« politique des droits de l'homme » [3], qui n'est justement pas une politique, ou alors une politique ayant perdu l'idéal traditionnel. Dans un monde liquide, il n'y aurait peut-être plus que le discours des droits – des « essaims » liés à des identifications fragmentées liées à des modes de jouir – qui puisse tenir la barre.

Mais si la psychanalyse n'est pas pour rien dans ces formes actuelles de lien politique, elle joue sa partie dans la Cité de façon singulière. De ce fait même, elle court le risque de « redérapper toujours dans le discours de la maîtrise » [4]. La psychanalyse n'invite pas à réhabiliter le discours du maître, qu'elle montre déboussolé face au discours capitaliste qui infinitise la jouissance. Il n'y a pas d'espoir pour la psychanalyse du côté politique, comme le montre le manifeste politique de Lacan rapporté par F. Regnault dans le texte « *Vos paroles m'ont frappé* » [5] : le discours du maître se perpétue, la seule différence étant le nom qui vient à la « place où se tient » ce discours : masse, République, Roi...

La psychanalyse ne s'enseigne pas, et Lacan a suffisamment dit sa souffrance d'avoir à « en saigner », au risque notamment d'être rattrapé par la logique du discours universitaire. Le style énigmatique de Lacan est la mise en acte de cette préservation, aussi difficile que nécessaire, du tranchant du discours analytique : il décomplete la compréhension, empêche de comprendre – donc oblige à se mettre au travail, au un par un.

[1] Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar* n° 17/18, 1979, p. 278.

[2] Miller J.-A., « Parler avec son corps », *Mental*, n° 27-28, 2012, p. 130.

[3] Gauchet M., *La démocratie contre elle-même*, Gallimard, coll. Tel, 2002.

[4] Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 79

[5] Regnault F., « Vos paroles m'ont frappé... », *Ornicar* ?, n° 49, août 1998, p. 5-12. Le texte a été republié sous le titre « Lacan, une leçon de politique », dans *La movida Zadig*, n° 1, 2017, p. 3. Il a été lu et brièvement commenté par Jacques-Alain Miller lors du Forum du 5 mai 2017 « contre Marine Le Pen et le parti de la haine » (v. la vidéo en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=OZy2N6UMfNE>).

L'atelier de recherche de Tours : Pour une Politique lacanienne

Par Laure Naveau

La diffusion de l'évènement sur « Lacan au présent » au Théâtre de La Ville de Paris, le 10 février 2024 [1], m'a encouragée à orienter cette année l'Atelier de recherche de Tours sur la politique lacanienne.

J'y ai retrouvé là la source de l'inspiration qui fut la mienne lors de la création du *Séminaire des sept séances* en septembre 2015, rebaptisé depuis cette année « Atelier de recherche de Tours ». Le fait que nous en arrivions là, logiquement, et à plusieurs désormais, est tout à fait d'actualité.

« Lacan au présent » était en effet une réaffirmation de la formidable actualité de Lacan, avec la sortie, coup sur coup, de deux de ses *Séminaires*, édités par Jacques-Alain Miller, *La logique du fantasme* et *L'acte analytique* [2]. Outre que ces deux Séminaires datent des années très politiques de la jeunesse en France et dans le monde, où les événements de mai 68 eurent lieu en Europe et aux Etats-Unis, l'on y découvre que Lacan soutient les étudiants, et qu'il est apprécié des révolutionnaires, qui ont pourtant envoyé balader tous les maîtres. Lacan a ainsi toujours maintenu vivante la position subversive de la psychanalyse dans la civilisation, subversion qu'il représentait en personne depuis son excommunication de l'IPA, en 1964.



Lacan aimait les révoltés, il n'hésitait pas à dire à cette jeunesse engagée politiquement : « Venez, rejoignez-moi, c'est moi qui suis révolutionnaire ! C'est là que vous allez trouver quelque chose de solide face au Malaise dans la culture ! »

La psychanalyse, c'est un fait, ne survivra pas si nous ne la réinventons pas. Et avec Lacan, avec la création de son École, avec son enseignement, avec l'invention de la Passe, c'est d'une réinvention de la psychanalyse qu'il s'agit. Il y a donc, pour lui, pour ses auditeurs, et pour ses lecteurs que nous sommes, une portée politique inscrite à chaque Séminaire.

C'est donc logiquement, à partir de cet événement du 10 février 2024, au Théâtre de la Ville, et d'une menace qui planait alors sur la démocratie et sur la société française en proie à une fascination obscure pour le pire, que le moment était venu de mettre au travail la *logique lacanienne* et la *politique lacanienne*.

Ainsi ce qui va orienter en particulier la séance de rentrée de l'Atelier de recherche, c'est la question du racisme et de la logique qui le structure, « comme rejet de l'autre, du dissemblable »[3]. Racisme qui se trouve être l'objet d'une réémergence particulière dans le monde d'aujourd'hui, comme elle le fut dans celui d'hier. Le racisme, qui se fonde sur la haine de la jouissance de l'Autre, comme nous le verrons dans le Cours de J.-A. Miller intitulé « Extimité » [4], est porteur d'une méfiance et d'une crainte destructrices et guerrières, que cet Autre nous dérobe notre précieuse jouissance.

Avec ce Cours de J.-A. Miller, avec la revue Cité n°16, le livre « Souffrance au travail et discours capitaliste » [5], la revue Cause du désir n° 105, « Sortir du capitalisme »,

Politique lacanienne » n° 42, l'Atelier de recherche de Tours met donc au travail ce vaste programme.

[1] « Lacan au présent », Théâtre de La Ville, Paris, le 10 février 2024, visible sur Lacan Web télévision: <https://youtu.be/hbDZO8kQ5GE>

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIV, *La logique du fantasme*, et livre XV, *L'acte analytique*, Paris, Seuil, 2023.

[3] Campos A., « Le racisme à la lumière du Séminaire XV », *Hebdo-Blog*, n°344, 8 juillet 2024.

[4] Miller J.-A., « Extimité », Cours de 1985-86, inédit.

[5] Denan F., *Souffrance au travail et discours capitaliste*, Paris, L'harmattan, 2022.

L'IA fait son cinéma

Par Isabelle Buillit

Le prochain Forum Campus Psy qui se tiendra à Rennes le 12 octobre 2024 s'est donné pour titre : *Désir d'intelligence artificielle ? Les algorithmes et la parole* [1]. Voilà un thème qui vise à « rejoindre à son horizon la subjectivité de notre époque » [2] comme Lacan y invitait les analystes.

En 2023, une grève historique paralyse Hollywood. Elle met notamment sur la table le sujet sensible des robots écrivains. Dans le journal *Le Monde*, on peut lire : « Les scénaristes en demandent une limitation de l'usage, ce qui fait hurler les patrons de Disney, Warner ou Comcast, (...). Les auteurs veulent un nombre minimal d'humains dans la conception des spectacles de cinéma et de télévision, et un contrôle sur l'utilisation de leurs idées par les ordinateurs » [3].

Dans le cinéma comme ailleurs, l'IA fascine et inquiète. Le logiciel Midjourney par exemple, permet de générer des images à partir de descriptions textuelles. D'autres IA permettent également de reproduire la voix de quelqu'un. Ainsi a-t-on pu garder la voix emblématique de Dark Vador : le doubleur étant à la retraite, il a donné son accord pour que sa voix puisse être générée et ainsi utilisée pour les épisodes à venir de Starwars.

Les possibilités de l'IA sont infinies, semble-t-il.

Arrêtons-nous sur le dernier film de Quentin Dupieux, *Deuxième acte*. Il s'agit d'une satire décalée de l'industrie du cinéma, dans laquelle les acteurs sont gouvernés par leur ego ou par la crainte de commettre un impair qui pourrait les *cancel*. Dans un décor des plus épurés, nous voilà ballottés entre le tournage d'un mauvais film et le « off » embarrassant où les comédiens sont au bord de la crise de nerf. Louis Garrel, s'adressant à deux figurantes, nous apprend qu'il s'agit du premier film entièrement écrit et réalisé par une IA. Puis avec le fameux « Coupez ! », asséné par un homme apparaissant à l'écran d'un ordinateur portable, le spectateur accède au dernier niveau de cette mise en abîme. Cette séquence donne lieu à un dialogue incongru entre les comédiens et cette IA qui n'est pas sans nous rappeler Siri ou autre *chat bot*. L'algorithme est là dépeint comme l'instrument d'un système capitaliste produisant du divertissement : « Vos intentions de

jeu étaient conformes à mes instructions, félicitations ! Nous sommes à 92% fidèles à la charte artistique commandée par le studio, c'est un très bon score », indique l'homme à l'écran. Mais voilà que Raphaël Quenard se voit retirer une partie de son cachet parce qu'il s'est trop souvent éloigné des dialogues, idem pour Manuel Guillot qui a pris de l'embonpoint et n'en a pas informé la production. Lorsque les comédiens s'autorisent une remarque, l'IA leur rétorque sur un ton aussi cordial que monocorde - et plusieurs fois si nécessaire - : « Votre avis personnel n'est pas pris en compte ». Mais au terme de ce comique de répétition, l'IA soudain bugge sur le mot « pas » qui se met à *boucler*.

Dupieux le dit lui-même : « J'aime bien ce qui est boiteux, ce qui n'est pas normal (...), je suis en quête d'invention (...), la poésie au cinéma, c'est encore possible » [4]. Néanmoins, différents aspects du film installent une atmosphère glaçante et dévoilent un certain réel du côté de la pulsion de mort. Comme l'indique François Ansermet, « par le fait même que ce monde artificiel soit conçu par les humains, il comporte en lui-même tout autant de potentialités de vie que de mort, de destruction. C'est aussi notre responsabilité de faire le pari de les incliner du côté de la vie! » [5]. Pari tenu pour Quentin Dupieux.



[1]- <https://www.associationcausefreudienne-vlb.com/evenement/desir-dintelligence-artificielle-les-algorithmes-et-la-parole/>

[2]- Lacan J., «Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse», *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil.

[3]- Le Monde, édition du 25 septembre 2023 : « Fin de la grève des scénaristes à Hollywood, la première qui a mis ouvertement sur la table le sujet de l'IA », Philippe Escande.

[4]- Les Midis de Culture, 5 septembre 2023, invité : Quentin Dupieux.

[5]- <https://www.hebdo-blog.fr/lintelligence-artificielle-quest-ce-que-ca-change/>

Le mensonge de l'enfant comme l'expression d'un ratage qui se produit dans *lalangue* ?

Par Marina Giraud

Lors de la soirée du 16 mai 2024 organisée par le Groupe Lodi [1] autour de la question « Que nous apprennent les fabulations des enfants ? », Christelle Sandras [2] nous a conduits vers une réflexion riche menant des fabulations chez l'enfant au mensonge, à partir du texte de Freud : « Deux mensonges d'enfants » [3]. Dans ce texte, Freud repère une homophonie entre le mot français « glace » (« Eis » en allemand) et le mot « Glass »,

qui signifie « verre » en français, cette voie lui permettra de relier le mensonge commis dans l'enfance par amour pour le père, à une angoisse des éclats de verre.

De cette précieuse présentation de C. Sandras, une phrase concernant cette homophonie a retenu mon attention : « le mensonge pourrait être lu comme l'expression de ce ratage qui se produit dans *lalangue*, *lalangue* comme la face réelle du signifiant (...) ce qui se joue au joint de la matière sonore ou visuelle des mots et de l'impact que certains bouts de *Lalangue* ont sur le corps » [4]. En effet, pour Lacan *lalangue* est ce qui de la parole se joue dans le réel.

Comme l'écrit P. Malengreau : « Le bain de langage dans lequel l'enfant baigne dès avant sa naissance est aussi un bain de langue. » [5] *Lalangue*, pour Lacan est « ce bain de langue[qui] véhicule un certain nombre de choses qui concernent notamment la manière dont il a été investi et désiré ou non » [6], ce qui constitue le réel et la matière sonore de la langue. Le sujet est alors pris dans *lalangue*, la jouissance de l'Autre et cela peut produire un effet sur le corps. Mais cet effet n'est pas produit par le sens des mots, ce qui est produit est hors-sens. « Ce qui porte cet effet, ce n'est pas l'assise qu'un signifiant reçoit de son immersion dans une chaîne de signifiants » [7], ce qui porte cet effet de réel, c'est sa *motérialité*, ces bouts de la langue qui impactent le corps.



À travers les fantasmes, les rêves et les mensonges, l'enfant tente de dire quelque chose de ce réel qui résiste à la symbolisation. Il manie à son tour les signifiants pour aborder la vérité, pas toute, de la jouissance. Le mensonge pourrait ainsi être vu comme une création de l'enfant qui témoigne de la manière dont il s'inscrit dans *lalangue*. Serait-ce un reste du

réel, quelque chose de comparable à ce qui ne peut être attrapé, à cette « vérité menteuse » ?

[1] Le groupe LODI de Poitiers / Tours appartient au réseau CEREDA (Centre d'Étude et de Recherche sur l'Enfant dans le Discours Analytique.)

[2] Christelle Sandras est Psychologue, Psychanalyste, membre de l'ECF et de l'AMP.

[3] Freud S., « Deux mensonges d'enfants », 1913, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, p.183-187.

[4] Malengreau P., « Interpréter motériellement », *L'Hebdo-Blog*, n°273, Juin 2022.

[5] *Ibid.*

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*

Une lecture de *Triste Tigre* de Neige Sinno

Par Odile Ravel

Triste Tigre [1], qui a été salué par de multiples prix, est le récit par l'auteurice de son enfance, une enfance marquée par les viols que lui fit subir son beau-père. Cependant, dans *Triste tigre*, ce ne sont pas seulement l'enfance et l'expérience traumatique qui se trouvent mises en jeu dans le texte mais l'entièreté d'une vie ayant à composer avec la violence subie : « un jour j'ai compris que c'était terminé tout ça, le viol, l'enfance la famille. Maintenant je pouvais partir vivre ma vie. J'ai cru que j'étais libre. Mais on n'est jamais complètement libre puisque rien ne finit vraiment et que si on devient quelqu'un d'autre, cette part de nuit continue son chemin aussi. » [2]

Ce qui retient l'intérêt alors, à la lecture du récit, c'est le noyau de Réel auquel Neige Sinno ne cesse de rester confrontée dans son effort même pour nommer, exposer, cerner ce qui lui a été fait ainsi que ce qui en résulte pour elle aujourd'hui. Cet effort est celui d'une jeune femme qui, a précocement su en passer par le langage, nouer son expérience à ce code nécessaire, ne pas en perdre le fil, même au cœur du vécu traumatique. Revenant sur son enfance, Neige Sinno mentionne en effet l'excellence qui fut la sienne à l'école ainsi que la rage que cela déclenchait chez son beau-père, furieux de la voir réussir dans cet espace où elle lui échappait.

Titulaire d'un doctorat de littérature américaine, auteurice d'un recueil de nouvelles publié en 2007, Neige Sinno, avec *Triste Tigre* fait place, dans le corps même du texte, à l'abîme dans lequel la plonge son entreprise. Nul appui du côté de la pratique déjà entamée de l'écriture ne semble pouvoir être trouvé. Quitter les rives connues de la fiction conduit à se trouver devant un impossible, ce Réel sur lequel bute sans cesse l'écriture et qui pousse à trouver des solutions originales.

Les fragments d'expérience juxtaposés les uns aux autres qui constituent le récit de Neige Sinno, se tissent alors à une quantité d'ouvrages, articles, essais, mises en onde. Comme si pour seconder une entreprise marquée par la difficulté à figurer vraiment ce dont il s'agit, la seule solution était de céder partiellement sa place pour la laisser à d'autres, à d'autres écrits, d'autres mots chargés de nommer ce qui résiste à se dire. L'essai de Dorothée

Dussy, chercheuse en sciences sociales, *Le berceau des dominations, anthropologie de l'inceste* [3], ou le travail de Charlotte Pudlowski, *Ou peut-être une nuit* [4], viennent suppléer à ce manque et servent d'appui à une exploration démultipliée de l'expérience traumatique. *Lolita*, le roman de Nabokov, fait, lui aussi, figure d'appui fondamental en ce sens qu'il s'écrit dans le seul point de vue de l'abuseur. Point de vue impossible à véritablement explorer depuis la place de la victime.

Les mots des autres se trouvent ainsi convoqués là où les siens manquent, pour tenter de faire percevoir, au plus juste, ce dont il s'est agi, cette violence qui lui a été faite, qui a marqué le corps de manière indélébile.

[1]- Sinno N., *Triste Tigre*, Paris, POL, 2023.

[2]- *Ibid.*, p.163.

[3]- Dussy D., *Le Berceau des dominations, anthropologie de l'inceste*, Paris, Pocket, 2021.

[4]- Pudlowski C., *Ou peut-être une nuit*, Louie Media, série de sept podcasts, sept-oct 2020.

Claude Monet et le regard

Par Valérie Binard

Lacan soutient que la peinture a une fonction apaisante : « Le peintre [...] donne quelque chose en pâture à l'œil, mais il invite celui auquel le tableau est présenté à déposer là son regard, comme on dépose les armes. C'est là l'effet pacifiant, apollinien, de la peinture. » [1]

Lacan distingue ainsi l'œil et le regard : d'un côté, la vision ; de l'autre, le regard, objet *a*, objet perdu, qui cause notre désir. Il y a dans le visible ce qui nous échappe. « C'est à ce registre de l'œil comme désespéré par le regard qu'il nous faut aller pour saisir le ressort apaisant, civilisateur et charmeur, de la fonction du tableau. » [2]

Pour Lacan, les œuvres d'art nous regardent et nous concernent en tant que sujets. Un tableau n'existe pas sans le désir et le regard du peintre.

Gérard Wajcman nous propose une lecture des grands *Nymphéas*, œuvre ultime que Claude Monet a peint à partir de 1914 et qu'on peut voir à l'Orangerie, à Paris.

La beauté du cycle des *Nymphéas* voile, selon lui, « le réel derrière l'image ». « Je note que c'est dans la tragédie de la guerre que Monet s'attache à peindre les grands *Nymphéas*... Les *Nymphéas* visent un réel indescriptible et sans voix, ce qui peut aussi bien désigner un point d'horreur. Le mutisme, c'est précisément ce qui, pour Walter Benjamin, va marquer la Guerre de 14 : une impossibilité de raconter. Monet ne peint pas la guerre ; peindre l'objet à la fois dans sa présence et son absence, c'est aussi bien le représenter sur le fond de son manque, de sa disparition ou de sa mort. » [3]

L'art vient traiter quelque chose du réel de la guerre, des deuils et des souffrances vécus par Monet. Désespéré de devenir aveugle, il accepte en 1923 l'opération d'un œil, encouragé par son ami Clemenceau.



« Ces paysages d'eau et de reflets sont devenus une obsession, écrit Claude Monet à son biographe Gustave Geffroy. C'est au-delà de mes forces de vieillard, et je veux cependant arriver à traduire ce que je ressens. »

Les *Nymphéas* est une œuvre que Monet ne lâchera jamais et poursuivra jusqu'à son dernier souffle en 1926, à l'âge de 86 ans. « Car finir les *Nymphéas*, c'est accepter la mort, c'est consentir à disparaître... Jamais il ne consentira à déclarer l'œuvre « achevée », jamais, de son vivant, il ne laissera les grands panneaux quitter l'atelier pour rejoindre l'Orangerie. » [4]

Dans ses œuvres sublimes, Monet nous montre la voie d'un traitement possible du réel. Certains sujets choisissent la parole adressée à un psychanalyste, pour tenter de cerner ce qu'il en est du réel comme l'impossible à supporter.

Dans ce lieu d'adresse pour la souffrance d'un sujet, qu'offre la psychanalyse, « un reste inassimilable peut venir s'y déposer. Ce reste, c'est cette tache noire, cet objet a, ce réel insupportable, cet indicible, cette part obscure de l'être, dont on ne guérit pas mais dont on s'accommode plus ou moins bien » [5]. Il s'agit parfois d'un regard trop présent ou persécuteur qui empêche un sujet de vivre et d'assumer son désir.

[1] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, p.93,

[2] *Ibid.*, p.106.

[3] Wajcman G., « Un étang vertical », *La lettre mensuelle* n°293, décembre 2010, p.17.

[4] Toussaint J.-P., *L'instant précis où Monet entre dans l'atelier*, Les Éditions de Minuit, 2022, p. 21.

[5] Lacadée P., « La clinique de la langue et de l'acte chez les adolescents », *Quarto* 99, p. 61.

Agenda 2024

Séminaires cliniques de Touraine :

Université de Tours, 3 rue des Tanneurs, entrée Z, RDC Amphi 1

Samedi 28 septembre à 14h30

Conférence préparatoire aux 54^{es} journées de l'ECF
« Ces phrases qui font destin » Benoît Delarue

Samedi 25 janvier à 14h30

Emmanuelle Borgnis-Desbordes

Samedi 8 mars à 14h30

Franck Rollier

Samedi 24 mai à 14h30

Anne Colombel-Plouzennec

Atelier de Recherche de Tours

Thème : Politique lacanienne

Sur inscription auprès d'Hélène Girard : acf.vlb.tours@gmail.com
les 28 septembre, 25 janvier, 8 mars et 24 mai, à l'Université de Tours.

Lodi - Groupe CEREDA de Tours/Poitiers

Sur le thème de la prochaine journée de l'Institut de l'Enfant :
« Rêves et fantasmes chez l'enfant »

Sur inscription auprès d'Isabelle Buillit : ceredalodi@gmail.com

2 octobre, 27 novembre, 18 décembre 2024, 12 mars et 14 mai, à Tours de 20h à 22h
le 1^{er} février le matin, à Poitiers.

* * *

Forum Campus Psy

« Désir d'intelligence Artificielle ? Les algorithmes et la parole »
Samedi 12 octobre 2024, à l'IFSI de Rennes.

54^{es} Journées de l'ECF

« Phrases marquantes »

Les 16 et 17 novembre 2024, à Paris, Palais des Congrès.

Question d'École

Le 8 février 2025, à Paris.

8^e Journée d'Étude de l'Institut de l'Enfant

« Rêves et fantasmes chez l'enfant »

Le 22 mars 2025, à Issy-les-Moulineaux

Congrès de la NLS

« Les amours douloureuses »

Les 17 et 18 mai à Paris.

Colloque UFORCA

« Problèmes de la beauté »

21 juin 2025, à Paris.

PIPOL 12

« Malaise dans la famille »

Les 12 et 13 juillet 2025, à Bruxelles.